

Les “villes du voyage” par quelques écrivains (voyageurs): Ella Maillart, Annemarie Schwarzenbach, Nicolas Bouvier, Lorenzo Pestelli. ¹

Maria Hermínia Laurel

Universidade de Aveiro - ILC

Résumé: Nous nous proposons d'étudier les représentations des “villes du voyage” dans l'œuvre de quelques écrivains suisses, poussés au voyage pour des causes diverses, et dont l'œuvre illustre l'image d'une *Suisse nomade* à laquelle plusieurs d'entre eux ont amené leur contribution. Auteurs d'une œuvre qui conjugue différentes modalités du genre “littérature du voyage”, ils ont été séduits par quelques villes qu'ils ont rendues *visibles* et *lisibles* au long des étapes de leurs déplacements. Traduite en mots dans leurs écrits, ou bien par le biais de la photographie, du dessin ou plus tard, par le cinéma, l'image de ces villes a été l'objet des descriptions bâties au long du dialogue entre le réel et la fiction qui délimite les territoires littéraires.

Mots-clé: villes du voyage, littérature viatique, E. Maillart, A. Schwarzenbach, N. Bouvier, L. Pestelli, D. et F. Dubini, I. Calvino

Abstract: We intend to study the representations of cities within travel literature, in the work of some travel Swiss authors, whose work reflects the image of a “*Suisse nomade*” to which several of them brought their contribution. Their work shows different sides of travel literature genre. Seduced by some cities, their work has made them *visible* and *readable*. The image of those cities occurs within the dialogue between real and fiction that boards the literary territories.

Keywords: cities, travel literature, E. Maillart, A. Schwarzenbach, N. Bouvier, L. Pestelli, D. et F. Dubini, I. Calvino

Lire les “villes du voyage” c’est sans doute poser la possibilité d’un intertexte des villes au cœur de ce qu’il est convenu de désigner par la “littérature de voyage”. Il s’agira alors de lire des rapports textuels possibles entre des formes de représentation des villes dans l’œuvre de quelques écrivains et d’autres *amateurs* d’images, séduits par le voyage. Notre proposition est la suivante: en prenant comme objet d’analyse ce que nous désignerons, du point de vue typologique, comme les “villes du voyage”, nous essaierons de voir dans quelle mesure ces villes s’ouvrent à une multiplicité de regards qui en font des villes différentes, à chaque nouvelle approche. L’option multifocalisée que nous allons suivre, d’après les propositions de la géocritique westphalienne (Westphal 2007), se déploiera au long de périodes historiques distinctes, et se fera à partir de textes issus de leur voyage en Orient² de grands voyageurs, dont Ella Maillart, Annemarie Schwarzenbach³ et Nicolas Bouvier, entre les années 1939 et 1955 et, pour une période plus récente, Lorenzo Pestelli. Le regard des metteurs en scène Donatello et Fosco Dubini, dans le film *Le voyage au Kafiristan* (2005) s’ajoutera au leur, enrichissant la perspective méthodologique interdisciplinaire que nous avons adoptée. Celle-ci est doublement *intertextuelle* – puisqu’elle porte sur les liens qui se tissent entre plusieurs textes portant sur ces mêmes villes, et *multifocalisée* – puisqu’elle met en scène plusieurs regards sur le même objet.

Le voyage d’Ella Maillart et d’Annemarie Schwarzenbach en Orient a précédé celui de Nicolas Bouvier de quelques années. Leur voyage a ouvert la voie à celui que le futur auteur de *L’Usage du monde* devrait entreprendre entre 1953 et 1955 avec son ami le peintre Thierry Vernet, depuis Belgrade jusqu’à la ville de Kaboul, en Afghanistan. Effectivement, les deux amis avaient longuement préparé leur voyage avant de prendre la route. Ils avaient notamment contacté Ella Maillart au sujet de leur itinéraire entre Genève et Madras⁴, prévoyant les défis que pouvaient leur poser ces contrées inconnues⁵. La réponse quelque peu mystérieuse qu’elle transmet au jeune Nicolas Bouvier afin de le

rassurer ne manque pas de se révéler un excellent conseil à celui que l’inconnu attire : “Partout où les hommes vivent, un voyageur peut vivre aussi”⁶! Or justement Ella Maillart, qui était déjà connue pour ses livres⁷ et ses articles, illustrés par les photos qu’elle prenait elle-même, avait commencé ses grands voyages en Orient aux lendemains de la Première Guerre mondiale⁸. À la veille de la Seconde, elle y repartira, en se faisant accompagner d’Annemarie Schwarzenbach, nommée Christina dans le livre, qui fera ce trajet en Afghanistan pour la première fois⁹.

Étudier les villes du voyage dans l’œuvre des écrivains cités, demande, dès le départ, de réfléchir sur le sens du voyage pour chacun d’eux. Voyagent-ils pour connaître ces villes, en essayant de se libérer d’éventuelles représentations imagologiques que leur culture – mais aussi leurs clichés personnels – charrient? En sont-ils particulièrement séduits au point de vouloir en décrire leur prétendu exotisme? Ces villes, constituent-elles une halte à des fins d’introspection que les avatars du voyage ne leur permettent pas d’accomplir? Ou bien ne constituent-elles que des sites sur les cartes à parcourir avant d’atteindre le dernier relais du voyage, le voyage se suffisant à lui-même? L’étude des représentations des villes du voyage nous aide à mieux comprendre les motivations au voyage de la part des voyageurs cités, chacun ayant répondu à sa manière à l’appel de l’Est. “Vers l’est! à la rencontre d’autres cieux!”, tel était le désir d’Annemarie Schwarzenbach qui partit en 1939 avec Ella Maillart en quête de *la terre des promesses* (Schwarzenbach 2004: 55) que le lointain Kafiristan allait peut-être leur offrir; vers l’Orient, pour Bouvier, qui y cherchait “une chronologie de la connaissance [qui l’invitait à] commencer par le plus ancien”, lui qui se sentait “tout à fait eurasiatique”, et ne sentait “aucun point de césure” entre l’Occident et l’Orient. Pour lui, “l’Europe devait énormément de sa civilisation à une Asie plus ancienne, (...) la filiation était importante”. Prémonitoirement, “[il] avait le sentiment qu’il fallait aller voir cette mère avant qu’elle ne se dégrade trop” (Bouvier 2004: 1282), tel qu’il avait avoué à la journaliste Irène Lichtenstein-Fall au cours de l’entretien qu’il lui avait accordé en 1992¹⁰. Étudier les villes du voyage nous permet par ailleurs de mieux comprendre le rapport des voyageurs aux pays qu’ils traversent, les villes étant les lieux par excellence de la vie collective de leurs habitants, et par conséquent de mieux comprendre le rapport des

voyageurs à eux-mêmes et au monde, dont ils apprennent l'*ex-centricité* constitutive, en tant que sujets et objets du voyage.

Ella Maillart ne s'attarde pas à la description des villes du voyage; physiquement, celles-ci se présentent dans ses textes comme des points sur les cartes qui en marquent les jalons. C'est en dehors des villes, pendant que la voiture qu'elle conduit roule des kilomètres durant dans un paysage qui ne change que rarement que le vrai voyage survient pour elle, un voyage tout intérieur. Et c'est alors que ses motivations au voyage affleurent à sa conscience. Quant à Annemarie Schwarzenbach, elle désigne souvent l'Afghanistan comme "la Suisse de l'Asie", Roger Perret le rappelle dans la postface qu'il signe au récit *Où est la terre des promesses?*, "à cause de ses montagnes, de sa situation géographique¹¹, de son indépendance politique et de son plurilinguisme" (Schwarzenbach 2004: 191). Elle est partie pour se retrouver elle-même, se faisant, si loin, une part à son pays, la Suisse, dont elle était si éprise.

La description de leur traversée de la ville de Sharikar, dans la route vers Begram, où les deux voyageuses¹² devaient rencontrer le couple d'archéologues français Ria et Joseph Hackin¹³, fait un contraste frappant avec celle de leur arrivée à Kaboul, dans le récit d'Ella Maillart, *La voie cruelle*. Devant l'agitation de la ville et après l'inconfort de tant de kilomètres dans des routes hasardeuses, Ella s'exclame: "Nous avons retrouvé la civilisation!" (Maillart 2001: 287). Le récit prend ici le ton vif de la description immédiate des objets qu'une caméra aurait saisis avec une spontanéité équivalente. La description du mouvement habituel d'une ville marquée par "l'agitation et le bruit" se déroule devant les yeux de la narratrice comme un film. Une description qui incide sur l'énumération successive des moyens de transport disparates qui traversent les rues, semant le chaos urbain: "camions, bicyclettes, cabriolets, ânes brayants, foules poussiéreuses" (*idem*: 286), le tout présenté par juxtaposition, sans aucune transition entre objets, animaux ou humains; au mouvement des rues, que seules caractérisent leurs sonorités, mises en valeur par les verbes choisis, s'ajoute celui des humains, que le récit s'efforce de saisir sur le vif. La distance est alors nulle entre ce qui aurait pu constituer le génotexte du voyage et le récit

qui en résulte, transmettant le dynamisme propre au mouvement quotidien d’une ville orientale:

Des colporteurs criaient leur ritournelle, des pigeons roucoulaient, des mioches piaillaient sur le bras de leur père, les machines à coudre trépidaient dans les échoppes, des narghilés gargouillaient, d’innombrables mouches tâtaient le monde et le suçaient, l’huile grésillait dans les restaurants en plein vent, les savetiers martelaient les clous de souliers en forme de gondole, les gens jetaient leurs écorces de pastèque dans la rigole. Nous avons retrouvé la civilisation! (*idem*: 286-287).

Cependant, la ville apparaît aux yeux des voyageuses comme une vision éphémère, qu’accompagne le passage de leur voiture dans ses rues. Cette description s’oppose à celle des villages paisibles auparavant traversés, dont les modes de vie perpétués par des traditions ancestrales se dérobaient à tout ancrage temporel déterminé; la singularité de cette ville lui accorde un caractère surréel, incompréhensible pour ceux qui ne font pas partie de ce “troupeau” qui l’habite, et qui s’interrogent devant “cette fièvre”:

Un ou deux braves qui marchaient avec une souplesse de panthère ne faisaient pas partie du troupeau. Noblement drapés dans un châle bleu foncé à raie rouge transversale, on voyait leurs chevilles maigres et nerveuses au bas de leur ample pantalon. Leur expression très détachée semblait dire: “À quoi bon toute cette fièvre?” (*idem*: 287).

La description de Kaboul est par contre succincte. C’est uniquement l’approche de la ville au bout de la route qui est retenue par Ella Maillart, de l’intérieur de leur voiture; après ce bref *zoom* à la manière du récit cinématographique: “Les maisons et les arbres de Kaboul étaient en vue” (*idem*: 292), la ville passe à un arrière-plan dont elle s’évanouira progressivement. Le point focal de la narratrice se précise, à l’appui de verbes qui traduisent le mouvement de la voiture: atteindre, glisser, avancer, entrer. Subtilement, l’attention que la conductrice prête à la route, le bref bonheur qu’elle ressent “après des milliers de kilomètres sur des routes bosselées” (*ibidem*), la détente à laquelle elle se donne, le sentiment de fierté qu’elle éprouve d’avoir triomphé de cette route sont vite déviés par d’autres soucis qui font complètement disparaître cette ville où elles viennent à peine d’entrer. La marche de la voiture l’emporte sur le paysage, et la conductrice n’entendra plus que le

bruit du moteur: cette “puissante machine glissait d’une manière régulière et silencieuse”, elle avançait “de toute sa maîtrise pleine de détachement”¹⁴ (*ibidem*). Complètement absorbé par la voiture, l’imaginaire d’Ella Maillart la transporte dans un pays aussi éloigné de la mer que celui où elle se trouve, en la comparant à “un navire insouciant de ce qui se passe sous sa quille”; la voiture approche de la ville, et le seul registre qui en est fait est celui-ci: “Nous entrâmes à Kaboul” (*ibidem*). Son attention est ensuite entièrement prise par l’état de santé d’Annemarie.

D’autres références à Kaboul surgiront quelques pages plus bas dans ce récit. Mais là encore, elles sont énumérées comme des souvenirs d’un voyage précédent; des souvenirs qui ont perdu tout leur intérêt, à présent, les deux voyageuses ayant décidé de terminer là leur voyage en commun, et de poursuivre leur voie, et leur vie, chacune de son côté: “Je connaissais déjà Kaboul, la vieille citadelle de Bala Hissar, la nouvelle ville à moitié construite par Amanullah à Dar-ul-Aman, les villas dans le pire ‘style banlieue’ de Paghman, les collines splendidement arides autour de la ville...”, avoue Ella Maillart . Son état d’esprit la fait se replier sur elle-même, “[plongée] pendant des semaines dans une orgie de lecture”, accaparée par ses soucis envers l’état de santé et l’humeur chancelants d’Annemarie: “Rien ne m’appelait au-dehors” (*idem*: 299). À Kaboul, Ella Maillart ressent douloureusement qu’elle “[avait failli] envers Christina” (*idem*: 300). La ville est alors approché d’un point de vue profondément égocentré, qui marque, d’ailleurs, l’approche d’autres villes dans le récit *La voie cruelle*.

Cela avait déjà été le cas de la ville de Téhéran, auparavant succinctement décrite par la voyageuse: “Trois maisons très différentes, trois manières de vivre et trois piscines (cœurs translucides et frémissants de jardins bien soignés) – ainsi pourrait se résumer notre séjour forcé à Téhéran” (*idem*: 135). Les seuls éléments de cette ville qui captent alors son attention sont les pièces d’eau qui embellissent les cours des maisons particulières de quelques amis qui les reçoivent ou des légations étrangères, dont celle de l’Allemagne. Les pauses dans les villes du voyage constituent des moments de travail pour les deux voyageuses, tenues de respecter les compromis qui les engageaient auprès des éditeurs ou des périodiques qui assuraient les coûts de leur voyage, malgré leurs soucis:

“Près des fraîches eaux allemandes, je m’efforçais de composer des articles, ou bien je me tourmentais au sujet de mon amie – proie de cette alternative qui, pendant tout le voyage, me faisait aller et venir du monde objectif au monde subjectif” (*idem*: 137). C’est justement cette *alternative* qui dévie son regard de la description des sites vers l’introspection à laquelle elle se donne, cherchant à se comprendre elle-même par le biais, peut-être aussi, de son effort pour comprendre sa compagne de voyage.

Proche du récit d’Ella Maillart, le film réalisé par les frères Fosco et Donatello Dubini – *Le voyage au Kafiristan*¹⁵– ne s’arrête pas non plus sur les villes que les deux voyageuses traversent. Cependant, *invisibles* dans le film, et à peine lisibles lors des brèves descriptions qui en sont faites dans *La voie cruelle*, ces villes sont transfigurées dans le film dans des villes qui évoquent celles d’Italo Calvino, lors de ces moments de recueillement que la monotonie du voyage aiguise et que le film capte si bien, dans son rythme lent, monotone, répondant aux caractéristiques du paysage. Calvino devient alors un troisième intervenant de ce voyage filmé, et ses villes la projection des villes de leur voyage. Il en est ainsi de la ville appelée Zora qui, à l’image de tant d’autres villes qu’elles traversent et qui semblent aussi situées “au-delà de six fleuves et trois chaînes de montagnes”, est une “ville que ne peut oublier celui qui l’a vue une fois” (Calvino 1974: 21). Pourtant, à l’image encore de ces villes “contrainte de demeurer immobile et égale à elle-même pour qu’on s’en souvienne mieux, Zora languit, s’est dé faite, a disparu. La Terre l’a oubliée” (*idem*: 22), tout comme il est arrivé à ces villes ensevelies par le sable et par le temps, qui demeurent ignorées de ceux qui peuplent aujourd’hui ces mêmes endroits, autrefois si importants, mais qui ne semblent s’en soucier guère.

En contrepoint à l’histoire contemporaine, qui va bientôt prendre un tournant décisif, les fouilles menées par l’équipe d’archéologues français dirigée par Joseph Hackin¹⁶ témoignent de l’importance dont se revêt l’histoire de l’art pour la compréhension de l’histoire du monde. Pour d’autres villes du récit de Calvino, comme c’est le cas de la ville d’Euphémie, c’est à l’opposé le trop de mémoires qui les maintient vivantes. Aux carrefours du passage de caravanes, espaces d’échange de biens matériels, certaines villes le sont également de biens immatériels que seule conserve la mémoire de ceux qui y accourent ou

de ceux qui les évoquent: “Euphémie, où convergent à chaque solstice et chaque équinoxe les marchands de sept nations”; Euphémie, “la ville où s’échange la mémoire aux solstices et aux équinoxes” (*idem*: 48), une ville qui n’est pas sans évoquer celle de Palmyre, d’où les forces islamiques radicales se sont récemment acharnées à détruire les derniers vestiges d’une mémoire perdue dans le temps. L’oubli de l’histoire de la ville de Kaboul, qu’il retrace, est aussi constaté par Nicolas Bouvier qui souligne l’importance de cette ville qui le séduit; son contact avec Kaboul au cours de son voyage lui fait constater que ses habitants ignorent complètement cette histoire, vaincue par “l’Islam dur et sans mémoire” (Bouvier 2001: 373). C’est pourquoi il donne, non sans ironie, un conseil aux voyageurs qui l’approchent: “Que le voyageur d’aujourd’hui, qui vient après tant de monde, se présente donc avec la modestie qui convient, et n’espère étonner personne. Il sera alors parfaitement reçu par les Afghans qui ont d’ailleurs pour la plupart complètement oublié leur histoire” (*ibidem*). Pour Nicolas Bouvier, Kaboul se trouvait au bout du monde avant le voyage, mais celui-ci devrait lui prouver que ces confins étaient d’une localisation imprécise, mouvante au fil de l’histoire, tout comme ils changeaient selon le point de vue à partir duquel l’espace était envisagé: Nicolas Bouvier recule au temps de l’empereur Bâbour, fondateur de la dynastie mongole en Inde, au tournant du XVe siècle, au temps où, à l’opposé, Kaboul se trouvait “au centre du monde habité” (Bouvier 2001: 369). Les fouilles menées par l’archéologue Daniel Schlumberger au Nord de l’Inde, auprès duquel il restera pendant un certain temps collaborant aux travaux, lui accorderont encore une occasion de comprendre que le centre du monde change, lorsqu’il découvre des pièces de monnaie qui affichaient des caractères chinois et hindous sur leurs faces..... De leur côté, lorsqu’Ella Maillart et Annemarie Schwarzenbach arrivèrent à Kaboul, à la fin du mois d’août 1939, elles éprouvèrent “le sentiment de se trouver ‘à la lisière du monde habité’” (Schwarzenbach 2004: 185)¹⁷.

En revenant à Ella Maillart, on constate que le point de vue d’après lequel elle décrit les villes qu’elle traverse est étroitement lié à ses motivations au voyage de 1939. Celui-ci constitue un retour à des contrées connues, pour la plupart, de la voyageuse; ce n’est donc pas la découverte de nouvelles régions, ou de régions prétendument exotiques qui la motive. Pourtant, pour la plupart des voyageurs, le voyage vers l’Est répond au besoin

existentiel fondamental de retrouver ses origines, les origines du monde et de notre civilisation: Nicolas Bouvier ressentira ce besoin deux décennies plus tard, lorsqu’il se décidera à quitter Genève, envoûté, lui aussi, par le récit de Marco Polo, et chérissant, avec son ami Thierry Vernet, qui devrait l’illustrer de ses dessins, le projet d’écrire son *Livre du Monde*, un récit qu’il nommera, plus tard, *L’Usage du monde*. Bouvier veut mieux comprendre “la filiation” de la civilisation occidentale “à une Asie plus ancienne”; Ella Maillart cherche à atteindre, dans son voyage de 1939, une contrée particulière: le Kafiristan, le pays secret, dont l’islamisation fut tardive, et qui eut représenté pour elle cette communauté primitive dans laquelle elle eut aimé conduire sa compagne de voyage¹⁸. C’est à la recherche d’un pays semblable qu’elle était déjà partie dans ses voyages précédents, tel qu’elle l’avoue dans le récit autobiographique *Croisières et Caravanes*: “À l’écart de l’énergique atmosphère d’une Europe entre deux guerres, je décidai d’entreprendre l’analyse de moi-même et de la civilisation insensée à laquelle j’appartenais afin d’en trouver le défaut; et pour cela je voulus aller vivre le temps nécessaire dans une communauté primitive” (Maillart 2001a: 209). Cette “vallée non encore influencée par notre civilisation” se trouvait “sur le versant occidental du Pamir (...) Et là je désirais établir une relation en profondeur entre mon agitation d’Européenne désaxée et la stabilité d’une tribu asiatique traditionnelle” (*idem*: 210). En outre, le séjour dans cette communauté lui aurait permis de développer “une étude ethnographique du village”, d’être admise, par la suite de ses travaux, au sein de la “confrérie des ethnologues” (*idem*: 210), et de trouver ainsi une certaine stabilité professionnelle, un but plus solide à ses voyages. Le Kafiristan se présentait donc à ses yeux comme un pays qui lui apporterait et à sa compagne de voyage la paix intérieure dont chacune avait vitalement besoin, pour des raisons différentes. Pour Ella, ce voyage constituait une sorte de défi qu’elle s’était lancée à elle-même, s’étant promise, d’une part, de sauver Annemarie de ses démons, de la délivrer de la morphine qui lui avait valu quatre cures de désintoxication¹⁹ entre mars 1938 et février 1939²⁰, de fuir encore ce “mal” auquel elle attribuait la souffrance de l’Europe de l’avant-guerre et dont le cas d’Annemarie était un exemple. Leur voyage prend alors tout son sens, traduit par cette expression qui figurait dans la version originale de *La Voie cruelle*: “A

journey which for us was more psychological than geographical”²¹, une expression qui explique “la légère gêne” qui la suivait pendant “tout [son] séjour à Kaboul”, sa brusquerie envers son amie chaque jour plus défaillante et apeurée, en conséquence de son incapacité à l’aider (Maillart 2001: 302).

Déjà le récit d’Annemarie Schwarzenbach *Où est la terre des promesses?*, qui réunit ses textes écrits entre 1939-1940 ayant trait au voyage qu’elle entreprit avec Ella Maillart, constituant ainsi un pendant à *La voie cruelle*, est tout différent. Si le récit d’Annemarie est lui aussi fortement imprégné de sa subjectivité, de son désarroi même, que sa “nostalgie de l’Absolu” pousse vers l’Est et le désert, tel que le constate Roger Perret dans la postface à son livre (Schwarzenbach 2004: 192), et si elle partage avec Ella la conclusion selon laquelle “le chaos qui nous entoure dépend (...) du chaos qui est en nous”²² (Maillart 2001a: 211), son récit accorde une place déterminante aux villes traversées, et s’attarde davantage sur biens des détails dont se compose la vie de tous les jours. Sensibles à l’atmosphère des villes du voyage, elles s’apercevront, par les changements de cette atmosphère, de l’évolution politique européenne à la veille de la déclaration de guerre. La montée du nazisme est alors évidente au cœur des légations allemandes à l’étranger, dont celle de Téhéran. C’est une des raisons qui retient par ailleurs Ella Maillart devant cette ville où, au prix d’un fait divers lors de sa visite à la légation citée, en compagnie d’Annemarie, elle perçoit des signes avant-coureurs de la catastrophe qui allait bientôt s’abattre sur le monde. Le film des frères Dubini déjà cité accentue bien visiblement ces signes, fidèle à la description qu’avait faite Ella Maillart de cette visite dans *La Voie Cruelle*, où “le portier devant sa loge, les jardiniers, la lingère, les domestiques, tous faisaient le saut hitlérien” (Maillart 2001: 136-137) à leur passage, bien qu’ils appartiennent à la population locale. Le pays était alors sous l’emprise du régime pro-nazi de Reza Shah Pahlavi (1925-1941), qui “voyait, savait et voulait tout ce qui se passait” (*idem*: 138).

La description de l’Afghanistan (tout autant que celle d’autres pays traversés auparavant, dont l’Iran) se remplit d’un ton plus clairement politique chez Annemarie Schwarzenbach. C’est le cas encore des réflexions qu’elle tisse au sujet de l’intrusion du modèle de société et d’économie occidentales et de l’idée de progrès dans une société

comme la société afghane qui avait une toute autre conception du temps; une société qui ignorait jusqu'aux transactions sur la base de l'argent, composée de tribus nomades que les décideurs politiques avaient sédentarisées de force. La description qu'elle en fait des migrations des deux côtés de la frontière afghano-iranienne-soviétique (Schwarzenbach 2004: 55-56), au prix des réfugiés qui cherchaient à être engagés dans des usines de coton, dans le travail des barrages, de la construction de routes ou de voies ferrées, l'amène à cette constatation douloureuse : “Ni en Turquie, ni en Perse, ni peut-être dans les pays du Caucase russo-soviétique, l'irruption visible et tangible d'un nouveau style de vie, lié à la technologie occidentale, ne m'a paru aussi cruelle et aussi destructrice qu'en Afghanistan” (*idem*: 186)²³. Son regard sur la ville est lucide et sans parti pris, motivé par les situations qu'il lui est donné d'observer, en fine ethnologue intéressée par le fonctionnement de la société afghane. Dans ce domaine, la condition des femmes de Kaboul l'interpelle particulièrement, dans la mesure où cette condition se situe aux antipodes de sa propre situation de femme européenne, émancipée, libre. Elle leur dédie un article, publié dans l'édition du journal *National-Zeitung* du 27/28 avril 1940, dont le texte est reproduit dans un chapitre de son livre²⁴. Le cas d'une jeune femme dont elle fit connaissance “à l'hôpital des hommes” attire particulièrement son attention. Cette jeune femme constitue un exemple, parmi combien d'autres qu'elle soupçonne derrière ces tchadris²⁵ qu'elle croise par moments, d'une situation qu'elle a du mal à comprendre malgré “la vue de ces femmes [qui lui] était depuis longtemps devenue familière”, et qui ne cesse de provoquer en elle “un sentiment d'effroi, presque d'horreur”: celle de l'annulation consentie de soi vécue par tant de femmes occidentales ayant épousé des afghans; celle de l'échange de leur liberté contre la soumission à des règles de comportement qui n'étaient pas celles de leur origine ni ne répondaient à leur éducation; le sentiment de “*crainte permanente*” qu'elles démontraient dans leur comportement; la détresse qui voilait leur regard; l'impossibilité de la différence identitaire à laquelle les clouait le port du tchadri, faisant se ressembler toutes les femmes afghanes, à la seule différence de la couleur de ce vêtement ou de l'aspect de la pointe ou du talon de leurs souliers à peine visibles au mouvement de l'ourlet. Pour Ella Maillart, les femmes portant le tchador rabattu ressemblaient à “une pyramide de coton avec de petits

carrés brodés devant les yeux” (Maillart 2001: 284). La description de leur vie familiale (qui les obligeait à partager des familles élargies), de l’intérieur de leur maison, du mépris qui y était entretenu, depuis leur enfance, par le genre masculin envers le féminin, le cloîtement des femmes dans des intérieurs insalubres, restaient à leur tour sans réponse pour Annemarie Schwarzenbach. Elle se rend compte du contraste profond entre les efforts déployés par le gouvernement afghan de l’époque en matière d’éducation – la première école de filles venait d’ouvrir à Kaboul – et le poids des traditions. Un effort condamné à l’échec : face aux capacités de ces filles, que l’école ne pourrait que développer “il [lui] était difficile d’imaginer que ces petits visages si gracieux et attentifs seraient un jour rejetés dans l’ombre des murs d’un harem, dans la sinistre prison du tchadri” (Schwarzenbach 2004: 96).

Kaboul est devenue une ville en proie aux discussions et aux options politiques divergentes à la veille de la guerre, l’Afghanistan étant à la croisée de plusieurs crédos, de plusieurs modèles de société auxquels se heurtaient les traditions locales, ancestrales. L’observation de ce pays rend plus fortes, chez Annemarie Schwarzenbach, ses propres convictions. S’opposant à la léthargie qui semble la dominer à bien des moments du voyage, ses convictions profondes et sa connaissance du monde l’emportent vis-à-vis de ce pays. Sa description de la ville relève alors d’une vision politique qui oppose deux mondes, au nom de valeurs qui, pour elle, découlent tout simplement de “la raison”, et non de choix idéologiques inconciliables. Ressentant des effets de la négligence de valeurs identitaires comme la “liberté”, la “responsabilité”, l’ “égalité des droits pour tous” dans l’Europe qu’elle avait quittée, elle réfléchit devant ce qu’elle a pu voir “de près” à Kaboul, “cette forme sournoise d’esclavage – qui transforme des créatures de Dieu en des individus maussades et apeurés” que sont ces femmes portant le tchadri. Sa perception de cette autre réalité renforce ses croyances, elle suffit à lui faire “secouer comme un mauvais rêve son découragement et écouter à nouveau la voix de la raison, qui nous incite à croire aux valeurs simples d’une existence digne et humaine, et à les défendre” (*idem*: 96-97). Paroles prémonitoires, on ne saurait plus actuelles de nos jours.

D’autres villes de ce pays retiennent son attention, de par le mouvement humain

qu'elle y surprend. La description d'une journée dans la ville d'Herāt attire toute l'attention d'Annemarie Schwarzenbach dès l'ouverture des “échoppes”, frappée par l'activité des commerçants qui exposent leurs marchandises. Son style, que l'écrivain travaille à la lumière d'une pensée esthétique exigeante, tel que l'a bien noté Gonçalo Vilas-Boas (Vilas-Boas 2010: 97-112)²⁶, met particulièrement en relief dans ce passage la valeur visuelle et sonore des verbes utilisés de même que l'adjectivation, l'emploi des adverbes ou la nomination des objets, qui rendent vivantes les actions et les situations rapportées: ouvrir tout juste les “échoppes”; les paniers remplis de raisins, les pyramides de melons jaunes et vert pâle, le lait versé dans des peaux de mouton tendues, les procédés pour faire fermenter le caille frais, etc. Le mouvement des humains qui accourent au marché envahit son angle de vision; la description des “soirées à Herāt”: les tonalités dont se recouvre le paysage naturel des montagnes environnantes et le paysage de la ville, enrichi par un paysage humain si colorié, si vivant: “les ruelles du bazar se remplissent de turbans blancs et de respectables kulas (...) le trot rapide des beaux chevaux fringants qui tirent les gadi²⁷ à deux roues (...) Là-haut, les chameaux des grandes caravanes s'entassent, et les cloches retentissent...” (*id.*: 72). C'est ce monde qui fascine Annemarie et Ella, qui fuient ce qui se passe en Europe, préférant aux dernières nouvelles, à la lecture de leur correspondance ou des journaux la beauté du paysage afghan: “Mais le soir tombe, le vent est moins violent, la lumière moins blanche: nous allons sortir dans la rue, héler un gadi, si possible tiré par un cheval blanc ou pie²⁸. Les lettres attendront, le temps n'a aucun prix dans ce pays. Retournons aux melons et aux pêches de l'Afghanistan” (*idem*: 72-73).

Les villes sont donc décrites par Annemarie Schwarzenbach d'après les aspects de la vie quotidienne qui se présentent à son regard, comme c'était le cas de la ville d'Herāt: aux aspects physiques du paysage s'ajoutent le mouvement des rues, les occupations quotidiennes de leurs habitants qu'elle décrit avec une sensibilité d'artiste, séduite par les nuances des couleurs de leurs habits et de leurs marchés, ou la luminosité de l'aube ou des couchers de soleil qui la fascinent; la composition hétéroclite de la société, multiculturelle et multilingue, ses strates, ses institutions intéressent son regard d'ethnographe, si humain. Les solutions politiques que les circonstances du moment leur imposent, ignorant l'identité

de ces sociétés pluri-centenaires, interpellent douloureusement son regard de journaliste, historienne du présent.

Le voyage entrepris par Nicolas Bouvier et Thierry Vernet date d'une quinzaine d'années après celui entrepris par Ella Maillart et Annemarie Schwarzenbach. Une quinzaine d'années qui a suffi à faire changer profondément le monde, dépiécé par le deuxième conflit mondial. Kaboul intéresse doublement Nicolas Bouvier. Préalablement à la description qu'il fait de la ville moderne, il rappelle avec érudition l'histoire millénaire de la région, une histoire qui a situé cette ville au centre du monde, au carrefour de plusieurs cultures, au long des siècles: "la province de Kaboul (...) a fonctionné comme un sas entre les cultures de l'Inde, de l'Iran hellénisé, et par l'Asie centrale, de la Chine", considère-t-il (Bouvier, 2001: 372). Se rapportant au Kaboul du présent, Bouvier vante l'"indépendance d'esprit" de l'Afghanistan "vis-à-vis de l'Occident et de ses séductions" (*idem*: 373). Que retient-il de cette ville au moment où il la visite? Ce qui reste de ce qu'Ella Maillart et Annemarie Schwarzenbach avaient encore pu y voir: quelques traces de nomades. À présent sédentarisés, ceux-ci gardent encore au fond d'eux le goût du nomadisme: "tout musulman, même flic, est un nomade potentiel. Dites : *djahan* (le monde) ou *shahrah* (la grand-route), il se voit déjà libre de tout, cherchant la Vérité et foulant la poussière sous un mince croissant de lune" (*idem*: 383). Bouvier perçoit le difficile équilibre politique entre les pays européens et l'URSS à l'époque: le formalisme des représentants du régime soviétique, "ces gens qui avaient désappris le rire et, à cause de cela, paraissaient si démunis" contre l'insouciance des autres étrangers. Il saisit la grande différence entre eux et les occidentaux: "Peut-être pensaient-ils comme nous, mais *nous* pouvions chercher le contact, nous et pas eux, et cette différence a son prix" (*idem*: 378-379). C'est donc surtout l'histoire du pays et le paysage humain de Kaboul qui intéressent Bouvier, sa petite colonie européenne formée d'ethnographes, d'experts des Nations Unies, des Français "qui donnaient à cette société son centre et sa gaieté" (*idem*: 376); une petite société dont les acteurs ne manquaient pas de lui rappeler les personnages de Beaumarchais, de Giraudoux ou de Feydeau" (*idem*: 378). Aux descriptions des espaces parcourus et vécus avec son compagnon de route, Nicolas Bouvier ajoute des considérations de plusieurs ordres. Sur le fond d'une traversée aux résonances

balzaciennes de la ville de Téhéran en quête de contacts pour le placement de ses articles ou d’espaces pour l’exposition des travaux de Thierry Vernet en espérant y “gagner (...) de quoi atteindre l’Inde” (*idem*: 237), des aspects insoupçonnés du quotidien de cette ville se présentent aux deux voyageurs, un quotidien dont ils saisissent les moindres détails, auquel ils participent, afin de mieux le savourer et le comprendre: “Accoudés au balcon de notre auberge, nous pouvions voir monter Téhéran toute entière. Nous étions au bas bout de la table, au bord de l’assiette, mais bien résolus à y pêcher quelques morceaux” (*ibidem*). Leur jeunesse les aidant, ils se décident à “attaquer les villes par le bas” (*ibidem*) et à les parcourir depuis leurs espaces minables jusqu’à ceux de la haute culture, représentée à Téhéran par l’Institut franco-iranien dont lui et Thierry deviendront bientôt familiers. Les aspects de la géographie physique de la ville les impressionnent, de même qu’ils prennent note de la destruction des précieux vestiges de l’ancienne ville, au nom de la modernité et du tracé “au cordeau des avenues sans mystère” (*idem*: 241); le bleu unique de quelques monuments les saisi, sa géographie humaine (qu’il surprend dans ses différents strates sociaux, depuis les Téhérani jusqu’aux tenanciers d’échoppes et aux étrangers qui y habitent), et aussi le climat culturel de la ville, une “ville lettrée” qui parle français et qui admire la culture française: “Comme Kyoto, comme Athènes, Téhéran est une ville lettrée. On sait bien qu’à Paris personne ne parle persan; à Téhéran, quantité de gens qui n’auront jamais l’occasion ni les moyens de voir Paris parlent parfaitement français”, constate-t-il (*idem*: 246). Un climat que Nicolas Bouvier justifie par une caractéristique de “la culture iranienne, curieuse de tout ce qui est autre” (*ibidem*), et non pas en “résultat d’une influence politique ni – comme l’anglais en Inde – d’une occupation coloniale” (*ibidem*); des signes d’insatisfaction sont visibles dans la jeunesse téhéranie qu’il rencontre, aux tendances politiques de laquelle il s’intéresse également, dans la mesure où il constate que certains de ses choix sont dictés non par une adhésion acritique à certaines options politico-idéologiques, mais par un vide – réel ou forcé – que rien ne semble combler: “Dans le Téhéran policier de l’après-guerre, [la] bohème quasi clandestine avait duré cinq ans. Tentatives d’action progressiste, galerie de peinture, revue surréaliste qui meurt au second numéro...” (*idem*: 248)²⁹. Une jeunesse qui adopte le “marxisme hésitant”, qui éprouve

“pour les Russes (...) une sympathie mitigée”, cette idéologie étant incompatible avec sa “nostalgie d’absolu” qu’elle ne pouvait combler: “Quant à la doctrine, la plupart de ceux qui la connaissaient vraiment la trouvaient sommaire, simpliste, peu propre à préserver cette finesse que le monde perdra toujours assez tôt et à laquelle l’Iran a tant contribué” (*idem*: 249). C’est sans doute ce qui explique pour lui la popularité étonnante du poète Hâfiz, récité par cœur par tous dans ce pays, malgré une ancienneté qui remonte au XVe siècle: “En Iran, l’emprise et la popularité d’une poésie assez hermétique et vieille de plus de cinq cents ans sont extraordinaires” (*idem*: 252). La description de la ville dépasse ainsi, sous la plume de Bouvier, de petits épisodes savoureux ou des aspects à peine circonstanciels de son voyage, pour atteindre une réflexion d’un ordre plus vaste, aux tonalités métaphysiques.

Le moment du retour surprend pourtant un jour tous les voyageurs. Ce retour est particulièrement douloureux pour Lorenzo Pestelli, qui en a fait la matière de son immense poème *Le long été*, dont la première édition est parue en 1970 aux *Cahiers de la Renaissance vaudoise* (Bouvier 2000: 15), et qui a partagé avec Ella Maillart, Annemarie Schwarzenbach et Nicolas Bouvier un même envoûtement envers l’Est. Grand voyageur, ce n’est pas non plus la description des villes qui l’a attardé, lui dont les voyages se situent au long des années 1960: “Mon Orient a commencé à Brindisi (...) et, depuis lors, d’est en est, je l’ai poussé jusqu’au bout du Japon”³⁰, dit-il dans ses “Notes de Voyage” à “L’Heure occidentale” (Pestelli 2000: 440).

Au bout de leur voyage, Ella Maillart avoue être fatiguée de Christina; Christina/alias Annemarie Schwarzenbach comprend qu’il faudra se quitter; Nicolas Bouvier hésite après l’expérience douloureuse de Ceylan, avant de se décider à poursuivre son voyage au Japon; il hésitera aussi, plus tard, à quitter le Japon, et à rentrer chez lui, avant de partir vers d’autres continents, dont l’américain, où il fera quelques séjours entre 1989 et 1993. Préfigurant son propre retour, Lorenzo Pestelli hésite entre les “histoires à raconter” et le silence: “Que d’histoires à raconter! Le silence ne conviendrait-il pas mieux?”, se demande-t-il. Un silence qu’il ressent étroitement lié à l’idée de mort, qui le poursuit: “Ou la mort qui est silence poussé au paradoxe?” (*idem*: 442). Le voyage l’a attiré comme un aimant auquel il n’aurait su résister: “Oui, voyager de rage!” (*idem*: 444). Il a conditionné sa vie, sa vie qu’il

sent se retirer de lui au retour: “Mais quand on revient sur ses pas on voyage toujours trop rapidement! Et la côte dernière, définitive, dont on a rêvé, arrive toujours trop vite!” (*ibidem*). Il comprend alors l'échec auquel le voyage l'a conduit, un échec qu'il lui est maintenant trop tard à surmonter, n'ayant su maîtriser le temps du voyage et le temps de sa vie. Et la question qui aurait donné sens au voyage surgit dans ses *Notes*, absurdement: “L'Asie m'a-t-elle délivré un carnet de passage, un carnet d'existence valable pour les Heures qui me restent à vivre?” (*idem*: 445).

La fuite à des situations que l'on refuse constitue, dans le cadre historique de la littérature viatique, un des principaux motifs au voyage. C'était le cas d'Ella Maillart, qui voulait fuir l'Europe *malade* d'avant la guerre, c'était le cas d'Annemarie Schwarzenbach, qui voulait échapper à l'emprise de la drogue, des conventions; c'était le cas, en partie, de Nicolas Bouvier qui refusait que d'autres choisissent pour lui sa place au monde. C'était le cas de Lorenzo Pestelli, qui, un jour, a décidé d'abandonner ses études de philosophie à la Sorbonne et de partir. Or, Bouvier le sait bien, “une fois entrepris, le voyage prend soin de lui-même et fournit à mesure à notre curiosité, notre enchantement ou notre révolte des raisons d'aller s'exercer plus loin” (Bouvier 2000: 11). Ce qui, d'après sa propre expérience, “est particulièrement vrai des voyages en Asie”, l'Asie étant censée représenter l'origine du monde civilisé, et le voyage apportant pour quelques-uns le “sentiment d'une filiation retrouvée” (*ibidem*). “Dans la tradition ésotérique les voyages vers l'Est sont une remontée vers le passé, la sagesse ancienne, et les sources d'énergie perdues. Les Romantiques qui ‘faisaient l'Orient’ poussant jusqu'à Palmyre ou même Persépolis ont très bien senti cela”. Le retour en est tout autre chose, et c'est ce voyage du retour que Lorenzo Pestelli donne à lire dans *Le Long été*. “Le retour vers l'Ouest au contraire est un chemin redoutable qui conduit du plan des intuitions et du rêve à celui de l'effort concret, de la réalisation hic et nunc” (*idem*: 14), dira Bouvier³¹ à propos de la manière dont Pestelli a lui aussi vécu ses voyages, ayant accepté comme lui que le voyage le rince, le dépouille de ce qu'il y avait encore de trop en lui. La proximité entre voyage et écriture est une expérience partagée par les deux écrivains: “Quand l'écriture approche de ce qu'elle devrait être, elle ressemble intimement au voyage parce qu'elle est comme lui une disparition” (*idem*: 16). Pour

Bouvier, “le retour en Europe est le moment le plus périlleux du voyage” (*idem*: 14), car l’Europe exige du voyageur qu’il reprenne son épaisseur sociale, ses vieilles habitudes que la frugalité asiatique avaient vaincues; l’Europe exige que le nomade dont le voyageur avait fait l’apprentissage redevienne sédentaire, c’est-à-dire, qu’il récupère tout ce dont le voyage l’avait dépossédé, son “état civil” (*idem*: 16). Or le retour signifie pour nos voyageurs le retour à une ville, Genève, ville réelle pour Nicolas Bouvier et pour Lorenzo Pestelli, métaphore de l’Occident pour Ella Maillart et pour Annemarie Schwarzenbach, la dernière halte d’un voyage majeur, celui qui les mènera au *livre*, dans cette Europe dont le voyageur aura peur, à son retour, une peur que Lorenzo Pestelli a criée dans son poème *Le long été* (1970), un poème auquel le mot “fin” semblerait ne pas convenir: “Homme, tu as peur de l’Europe!” (Pestelli 2000: 442).

L’histoire a évolué. Les villes des pays parcourus ne sont plus les mêmes que celles du temps de nos voyageurs. La réalité, quant à elle, n’a pourtant peut-être pas tellement changé. Les livres dont nous nous sommes occupée, écrits à la veille d’une guerre ou composés peu d’années après, le démontrent. Lire les villes est sans doute une autre manière d’approcher la création littéraire. Les villes du voyage en ont long à nous apprendre, sur nous-mêmes, sur le monde, et sur son *usage*, par le biais des interrogations qu’elles nous font partager avec les voyageurs, écrivains, metteurs en scène, visionnaires. Davantage que par les réponses que le voyageur y aurait, en vain, cherchées.

*L’horloge dont la pendule enrubannée
scie le temps
résonne comme une vertèbre disloquée
dans la nuit qu’il me reste à remplir.*

Lorenzo Pestelli, *Le Long été*.

Bibliographie

Bouvier, Nicolas (2000), “Thesaurus pauperum”, Préface à Pestelli, Lorenzo, *Le long été*, Carouge-Genève, Michène Chappaz-Pestelli et les Éditions Zoé, 11-17.

-- (2001), *L'Usage du monde*, Paris, Payot [1963].

Calvino, Italo (1974), *Les villes invisibles*, Paris, Éditions du Seuil.

Dubini, Donatello/Dubini, Fosco (2005) (réal.), *Le voyage au Kafiristan*, © ANTIPROD [2001].

Jaton, Anne-Marie (2015), “Nicolas Bouvier”, in Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 1165-1175.

Maillart, Ella (2001), *La Voie cruelle*, Paris, Éditions Payot & Rivages [1952].

-- (2001a), *Croisières et caravanes*, Paris, Éditions Payot & Rivages [1951].

Pestelli, Lorenzo (2000), *Le long été*, Carouge-Genève, Michène Chappaz-Pestelli et les Éditions Zoé [1970].

Schwarzenbach, Annemarie (2004), *Où est la terre des promesses? Avec Ella Maillart en Afghanistan (1939-1940)*, Paris, Éditions Payot & Rivages [2000].

Serrano, Sónia (2010), “No fim de todos os caminhos: Uma biografia de Annemarie Schwarzenbach”, in Tavares, Emília & Serrano, Sónia, *Auto-retratos do Mundo. Annemarie Schwarzenbach: 1908-1942*, Lisboa, Tinta da China, 11-37.

Vilas-Boas, Gonçalo (introd. e coord.) (2004), *Annemarie Schwarzenbach em Portugal (1941, 1942): Textos de Annemarie Schwarzenbach sobre Portugal*, Coimbra, Cadernos do CIEG, n^o 11.

-- (2010), “Um olhar pela escrita de Annemarie Schwarzenbach”, in Serrano, Sónia (2010), 97-112.

Westphal, Bertrand (2007), *La Géocritique*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Maria Hermínia Laurel est professeur titulaire de Littérature française à l'Universidade de Aveiro. Elle a dirigé l'Association portugaise de littérature comparée (2010-2013); elle a fondé et dirigé l'Association portugaise des études françaises (2006-2010), elle a créé et dirigé la revue *Carnets*, revue électronique de l'APEF (2009-2013); elle publie régulièrement sur des auteurs de langue française, notamment romands, et sur l'histoire de l'enseignement de la littérature; elle est membre du comité scientifique de la revue *Çédille* et de la collection "Exotopies" (Le Manuscrit); elle est membre fondateur du groupe de recherche européen "Lire en Europe Aujourd'hui", membre du groupe de recherche européen *AXEL* (coord. Universidade de Zaragoza), membre de l'Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa. Elle a récemment co-dirigé "Espaço(s) literários", *Revista da Universidade de Aveiro-Letras*, nº 2, paru en avril 2015.

NOTAS

¹ Cet article s'insère dans la recherche menée au sein du Programme Stratégique intégré UID/ELT/00500/2013 | POCI-01-0145-FEDER-007339.

² En particulier en Iran et en Afghanistan.

³ Je dois à M. Gonçalo Vilas-Boas de m'avoir fait découvrir les textes de ces deux voyageuses. C'est donc en reconnaissance que j'ai effectué la présente étude. V., en particulier, Vilas-Boas, 2004 et 2010.

⁴ L'ancien nom de la ville de Chennai, dans le Tamil Nadu, au Sud de l'Inde, ainsi rebaptisée en 1996.

⁵ Et sans doute en cherchant à se prévenir contre leurs effets également....

⁶ Cité par Anne-Marie Jatton, 2015: 1175, n.42.

⁷ *La Voie cruelle* est un livre écrit en Inde, pays où Ella Maillart vécut après son voyage avec Annemarie Schwarzenbach. La version originale de ce livre fut publiée en anglais, à Londres, en 1947, chez William Heinemann, sous le titre *The Cruel Way*. Avant ce voyage, Ella Maillart avait déjà publié *Parmi la jeunesse russe. De Moscou au Caucase* (Fasquelle 1932), *Des monts célestes aux sables rouges* (B. Grasset, 1934); *Oasis interdites. De Pékin au Cachemire* (B. Grasset 1937), elle publiera par la suite, *Croisières et Caravanes* en 1951,

en anglais (traduction française la même année, Éditions du Seuil). Ella Maillart terminera ses jours à l'âge de 94 ans dans le village de Chandolin, situé à presque 2000 mètres dans la montagne valaisanne, que lui fit connaître son ami le peintre Edmond Bille (1878-1959), le père de la romancière, poète et auteur de *petites histoires* qu'a été Corinna Bille (1912-1979).

⁸ Elle avait parcouru le Turkestan et le Caucase; en 1935, elle avait fait le trajet entre Pékin et le Cachemire avec le grand reporter du *Times*, Peter Fleming, jusqu'au Tibet. En 1937, elle avait déjà visité l'Afghanistan en autobus (Schwarzenbach 2004 : 180).

⁹ Annemarie Schwarzenbach, qui avait déjà publié plusieurs reportages, passionnée elle aussi de photographie et de voyages, s'était à l'époque déjà rendue dans plusieurs pays d'Europe, en Asie (elle s'était déjà rendue trois fois en Iran) et aux États-Unis (Serrano, 2010).

¹⁰ Cet entretien est transcrit dans le volume *Œuvres*, sous le titre *Routes et déroutés* (Bouvier 2004: 1249-1388).

¹¹ Pays également dépourvu de débouchés maritimes, entouré de puissants voisins, dont l'URSS; la Suisse étant bordée par l'Allemagne, pays dont la puissance s'imposait à l'époque aux pays voisins.

¹² L'un des objectifs du voyage d'Ella Maillart était celui d'atteindre la région du Kafiristan et d'en connaître les populations qui y habitaient; Annemarie, quant à elle, elle souhaitait “ participer aux fouilles archéologiques menées par Joseph Hackin, directeur de la Délégation archéologique française en Afghanistan [DAFA]» (Serrano 2010: 30. Notre traduction).

¹³ Joseph Hackin dirige les fouilles du site de Begram, à Kaboul, au Turkestan afghan, au début de la guerre.

¹⁴ Tout comme la Fiat Topolino où se déplacent Nicolas Bouvier et Thierry Vernet, la Ford Roadster d'Annemarie Schwarzenbach est un personnage central de *La voie cruelle*.

¹⁵ La version originale de ce film, en allemand, date de 2001 (DUBINI FILM PRODUKTION). Nous avons visionnée la version sous-titrée en français, de 2005.

¹⁶ Cf. *supra* p. 5.

¹⁷ Cette citation est extraite par Roger Perret d'une lettre d'Annemarie Schwarzenbach à Arnold Kübler du 21 novembre 1939 (Schwarzenbach 2004: 199, n. 14).

¹⁸ Le Kafiristan est désigné comme la “terre des infidèles”, les kafirs; actuellement désigné comme le Nuristan (la terre des illuminés), ce pays se trouve dans une région reculée de l'Afghanistan.

¹⁹ Annemarie Schwarzenbach reprit le manuscrit de *La Mort en Perse* en clinique (1935-1936); en 1940, la version remaniée de ce livre fut publiée sous le titre *La Vallée heureuse* (Schwarzenbach 2004: 197, n. 4).

²⁰ Ella Maillard rendit visite à Annemarie Schwarzenbach en 1938: “C’est alors que le 31 [décembre 1938] Ella Maillart vint me voir (...) Je sentis la vie renaître en moi et trouvai un écho si inattendu, une relation si directe, une communauté d’aspirations et de pensées si évidente, que je me sentis apaisée et heureuse: je n’étais donc pas sur une voie aberrante” (Schwarzenbach 2004: 179).

²¹ Roger Perret, l’auteur de la postface au livre *Où est la terre des promesses?* en extrait l’expression citée (Schwarzenbach 2004: 190).

²² Suite de la citation: “Et ce n’est qu’en l’ordonnant que l’on pouvait parvenir à savoir pourquoi l’on veut vivre. Nous voulions donc apprendre à nous connaître nous-mêmes, tout en étudiant le monde et les populations qui serviraient de thèmes à nos articles de journaux” (Maillart 2001a: 211).

²³ Passage cité par Roger Perret dans la postface à Schwarzenbach 2004: 186.

²⁴ Le livre, posthume, *Où est la terre des promesses?* est composé d’articles tapuscrits ou publiés dans plusieurs journaux entre 1939-1940. Annemarie Schwarzenbach est accidentellement décédée en 1942, deux ans après son retour en Suisse de son voyage en Orient.

²⁵ Le tchadri est décrit par l’auteur en ces termes: “épais voile gris qui enserre la tête comme un bonnet et qui retombe en longs plis sur les épaules jusqu’au sol – dissimulant complètement la femme afghane” (Schwarzenbach 2004: 91).

²⁶ Le spécialiste de son œuvre, Gonçalo Vilas-Boas souligne le “rapport obsessif ” qui lie depuis toujours l’écrivain à son écriture, à l’appui d’un extrait de la lettre qu’elle envoie à son ami Klaus Mann, datée du 19 mai 1935, dans laquelle elle affirme l’importance qu’elle accorde “au travail de l’écriture” (Vilas-Boas 2010: 97, n. 1. Notre traduction).

²⁷ Petits véhicules à deux roues tirés par des chevaux, adaptés aux ruelles étroites.

²⁸ Aux couleurs noir et blanc de la pie, l’oiseau.

²⁹ L’Iran est alors sous l’emprise du fils de Reza Shah Pahlavi, l’empereur Mohammad Reza Pahlavi (1941-1979).

³⁰ La ville de Brindisi se situe dans la région d’Apulia, au Sud de l’Italie, sur la côte adriatique; cette ville est donc stratégiquement située dans les voyages vers (ou en provenance de) l’Est.

³¹ Les chemins de Nicolas Bouvier et de Lorenzo Pestelli se sont croisés à Genève, lorsque celui-ci s’y est installé en 1967 après avoir fait connaissance de Bouvier au Japon (Bouvier 2000: 14). Cherchant à le retenir parmi eux, afin qu’il puisse se dédier à son œuvre, sur le ton de fine ironie qui le caractérise, Nicolas Bouvier et ses amis “lui [signifièrent] d’être heureux dans [leurs] cantons de belle herbe” (Bouvier 2000: 17).